

Destination

N°03 | 2023

DURANCE

À la (re)découverte de la grande rivière de Provence

**LA RIVIÈRE
RETROUVE
SES TRESSES**

L'ARTISTE
Amandine Comte

LA RIVIÈRE
Le retour de la tresse

PORTRAIT
Nadia Sammut

ÉDITO

Par Christian Doddoli

Les tresses de la Durance seront donc le fil conducteur de ce troisième numéro de Destination Durance. Comme vous le découvrirez dans l'article consacré, ce terme très technique, correspond à une catégorie de rivière au fonctionnement morphologique bien particulier. D'un autre côté comment ne pas penser aux tresses d'Hortense, l'héroïne du film *L'Eau Vive* que tourna Jean Giono autour de la construction du barrage de Serre-Ponçon. Hortense, qui rime avec Durance, qui a si bien personnifiée notre rivière avec la même grâce et probablement le même fichu caractère... Longues mèches d'azur et d'argent semblables à des rubans qui se croisent et se recroisent, les tresses de la Durance sont comme les histoires de ce numéro qui s'entrelacent en douceur... jusqu'à sa prochaine saute d'humeur.

Bonne lecture à toutes et à tous !

Directeur de publication : Yves Wigt

Rédacteur en Chef : Christian Doddoli

Conception : Odilon Desmoulins

Rédacteurs : Amélie Ringade, Christophe Darmon, Christian Doddoli et Odilon Desmoulins

Contributeurs : Amandine Comte, Fabienne Mercier, Coralie Silvestre, Hubert Lafont, La maison de la transhumance, Nadia Sammut, Gabriel Thinet

Illustration en couverture : Amandine Comte

Design : remipaul.com, Odilon Desmoulins

Photos : SMAVD, Camille Moirenc et Amandine Comte



Syndicat Mixte d'Aménagement Vallée de la Durance

190 rue Frédéric Mistral | 13370 Mallemort

Tél. : 04 90 59 48 58 | www.smavd.org

ISSN : en cours | Impression à 5 000 exemplaires

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses représentants est illicite (art. A du Code de la Propriété Intellectuelle).



Poursuivez l'expérience Destination Durance toute l'année :
abonnez-vous à la page Instagram [@destination_durance](https://www.instagram.com/destination_durance)

ITINÉRAIRE

L'ARTISTE

**Amandine Comte,
trait pour tresse** p.6

LA RIVIÈRE

Depuis l'origine à aujourd'hui
La Durance retrouve ses tresses p.12

NATURE

Une randonnée sur l'Asse
**Suivez Mimi !
(de toute façon, avez-vous le choix ?)** p.16

Ce que l'on retrouve dans la tresse
Aux milieux de la tresse p.20

CULTURE

**Gabriel Thinet,
tresseur d'osier et de talent** p.24

La Transhumance depuis la Crau
Monter là où l'herbe est plus verte p.30

PATRIMOINE

**Un prieuré, un monastère...
que dis-je, c'est une abbaye !** p.36

GASTRONOMIE

**Nadia Sammut,
au four et au Michelin** p.40





AMANDINE COMTE TRAIT POUR TRESSE

Elle adore les cheveux, la finesse des traits et la féminité de l'art. Amandine Comte, illustratrice, se raconte à travers son coup de crayon, ses couleurs et ses portraits féminins, au point d'en devenir une spécialiste du genre. Alors que nous parlons de tresses, il nous est apparu naturel qu'elle puisse donner vie à notre Durance et ses tresses pour révéler son âme poétique.

*Propos recueillis et transcrits par Odilon Desmoulins x
Illustrations et photos Amandine Comte*

Destination Durance : Bonjour Amandine, impossible de parcourir votre travail sans apercevoir un portrait de femme, et les hommes dans tout ça ?

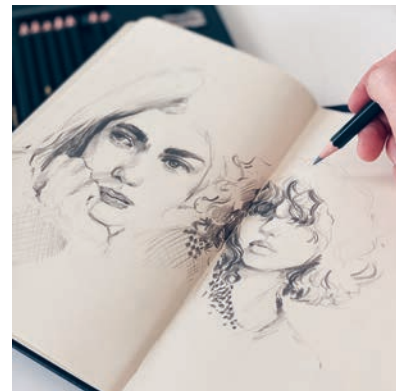
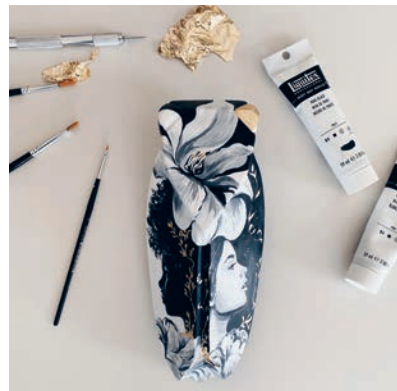
Amandine Comte : *Oui c'est vrai ! Je n'ai jamais dessiné de portrait d'hommes par moi-même (rires). Ce n'est pas ce qui m'attire. J'ai pu faire quelques portraits sur commande mais rien de plus. Ma sensibilité a toujours été de m'orienter vers la femme, sa finesse, les émotions qu'elle renvoie, avec de la couleur ou sans ou même dans les chevelures. Mais j'aime aussi dessiner des baisers, comme le baiser de Doisneau que j'avais pu reproduire et réaliser en fresque murale il y a quelques années.*

On vous sent très sensible à l'univers de la femme ...

Oui totalement. Je me suis investie très récemment dans des projets plus caritatifs. Notamment à travers l'évènement « Arts de femmes » à Salon-de-Provence au Château de l'Emperi le 10 et 11 juin 2023 prochain. C'est un évènement organisé avec 11 autres artistes féminines, pour une vente d'oeuvres que nous allons produire pendant 12 heures au bénéfice d'une association qui lutte contre les violences faites aux femmes. J'en suis très fière, d'autant qu'il devrait être reconduit chaque année.



Liberté,
2021.



” J'ai tendance à vite m'ennuyer, alors j'explore ! ”



Vous travaillez uniquement dans l'illustration et exclusivement du portrait ?

Oui et non. Je suis très plastique. Je fais beaucoup de portrait, mais dernièrement, j'ai personnalisé une cigale, qui va être vendue aux enchères à la mairie d'Aix-en-Provence, avec notamment « Magie à l'Hôpital », une association qui intervient pour des spectacles pour les enfants à l'hôpital. Après des premières expériences dans le graphisme, je me suis mise à 100% en 2014 à mon compte, et depuis totalement sur de l'illustration, qui est ma passion. Quand on pense illustration, souvent on pense illustration pour des livres d'enfants ou autre, ce qui n'est pas mon cas. Je travaille pour des marques, des entités diverses, pour réaliser des identités graphiques, des fresques murales, des packagings, de l'illustration pure aussi pour des livres et magazines. Je dessine aussi beaucoup les animaux, le mouvement, l'expression est très belle.

Vous avez commencé par être au service de la communication et de la publicité, la nouvelle direction c'est d'aller vers l'artistique, avoir une galerie un jour ?

J'ai ma boutique en ligne pour mettre en vente mes illustrations sous forme de tirages d'art. Aujourd'hui, je commence à être plus libre dans mes choix. Jusqu'à maintenant je répondais exclusivement à des demandes, et je le fais encore, c'est le métier. Mais cette liberté de créer dans un univers qui m'est propre me plaît beaucoup et pourquoi pas être une artiste à plein temps d'ici peu.

Votre dessin se rapproche des nouvelles graphiques, par le portrait, avez-vous des idées de collaborations avec d'autres artistes, notamment pour romans graphiques, adapter un texte, illustrer des scénarios ?

Oui, j'ai été approchée par des scénaristes il y a quelques années. Mais c'est assez difficile et je ne me sens pas les épaules pour aller dans cette voie. Je travaille beaucoup par photos et dans l'univers de l'histoire, où tout est imaginaire, c'est très technique. On ne se rend pas compte de la difficulté d'arriver à retranscrire par le dessin une idée, une histoire. Par exemple avec une illustration d'une ville dans ces moindres détails. Pourtant, j'adore cet univers, Enki Bilal est l'artiste qui m'a donné envie de dessiner, de faire ce métier. Mais pour le moment, je ne me sens pas suffisamment en confiance pour réaliser ce genre de projets.

Et au milieu de tout ça, comment avez-vous abordé votre voyage au travers de la Durance ?

La tresse m'a parlé tout de suite. J'ai toujours aimé dessiner les femmes et les chevelures de femmes. J'ai même fait une collection de chevelures sans visages il y a quelques années, que j'avais appelé « Postiches », il y a quelque chose de très beau, très poétique dans les cheveux. C'est un détail, une impression, une envie qui m'a toujours suivie. Pour la Durance, je me suis centrée là-dessus, la fémininité de la tresse, donner une dimension poétique que nous pouvions avoir dans cette chevelure de cette femme, qui finalement donne son caractère au portrait.

” La fémininité de la tresse me parle ”



Durance, le personnage créé par Amandine Comte en couverture.

Techniquement, comment avez-vous procédé ?

J'ai étudié plusieurs positions, pour axer le cadrage sur les cheveux, les oiseaux aussi m'ont beaucoup aidé, c'était très inspirant et cela correspond totalement à mon univers. De plusieurs croquis, j'ai travaillé sur du papier d'art et l'aquarelle, pour rester dans quelque chose de fin et poétique. Pour la finition, et retoucher des détails, j'ai utilisé l'outil numérique.

Quelle est votre dernière exploration ?

J'enseigne ! Le graphisme et l'illustration, notamment à Lyon très récemment dans une école d'art, avec des cours d'utilisation sur différents matériels, différentes surfaces, très plastique, ce qui correspond à ma manière de faire. J'ai un peu tendance à vite m'ennuyer, donc j'aime essayer de nouvelles choses, de nouveaux matériels. Je fais du crayon, de l'aquarelle, le digital aussi, je varie énormément, j'aime chercher, explorer.

DEPUIS L'ORIGINE À AUJOURD'HUI

LA DURANCE RETROUVE SES TRESSSES

Puissante, peu profonde, avec plusieurs bras qui s'entrecroisent dans un lit très étendu, la rivière en tresse forme un paysage rare et typique de cours d'eau descendant directement des montagnes.

*Texte Amélie Ringade et Odilon Desmoulins x photos Camille Moirenc x illustrations Amandine Comte
Avec Fabienne Mercier, ingénieure hydraulicienne*

Il y a un siècle, la Durance occupait de vastes secteurs. Sur une grande partie de sa longueur, elle formait des tresses : elle s'écoulait au sein de bras multiples mouvant au gré des crues, séparés par des bancs de galets nus. Avec le dénivelé important et les nombreux matériaux mobiles, les crues y étaient puissantes. Elles remodelaient le lit et arrachaient les quelques végétaux s'y installant, laissant une impression de rivière semi-désertique, dont la richesse de l'écologie et des paysages était exceptionnelle.

Ces rivières sont pourtant mal considérées par l'Homme, qui cherche à l'appivoiser, pourquoi ? Elles prennent trop d'espace, ne sont pas facilement navigables, il y a soit trop d'eau, soit pas assez... et pour le développement des activités humaines c'est un problème. Pour preuve, il était dit que la Durance était le troisième fléau de la Provence, avec le Mistral et le Parlement d'Aix. Alors, durant la deuxième moitié du XX^e siècle, les hommes ont aménagé la Durance, pour modifier profondément son profil.



La Durance oubliée

Dans les années 60, des barrages ont été construits sur la Durance, permettant à l'ensemble de la ressource en eau de la Durance et du Verdon de fournir 10% de la production hydraulique française et de sécuriser l'acheminement de l'eau pour l'agriculture dans une Provence particulièrement aride. Mais ces barrages et réservoirs ont profondément modifié les crues de la Durance, particulièrement les petites crues qui lui permettaient d'entretenir la mobilité

de ses tresses. Après la guerre, où la France se reconstruit, les rivières sont devenues d'importants gisements de granulats pour bâtir toutes les infrastructures et villes en pleine expansion. Des quantités phénoménales de galets ont ainsi été extraites du lit de la Durance. Le développement agricole est également venu conquérir le lit de la Durance, diminuant en moyenne sa largeur de moitié. La Durance bridée, ne s'écoulait alors plus que dans un bras unique sinueux et peu mobile, les tresses avaient disparu.



La rivière en un méandre, bras unique et sinueux, caractéristique d'un dysfonctionnement morphologique de la rivière en tresses.



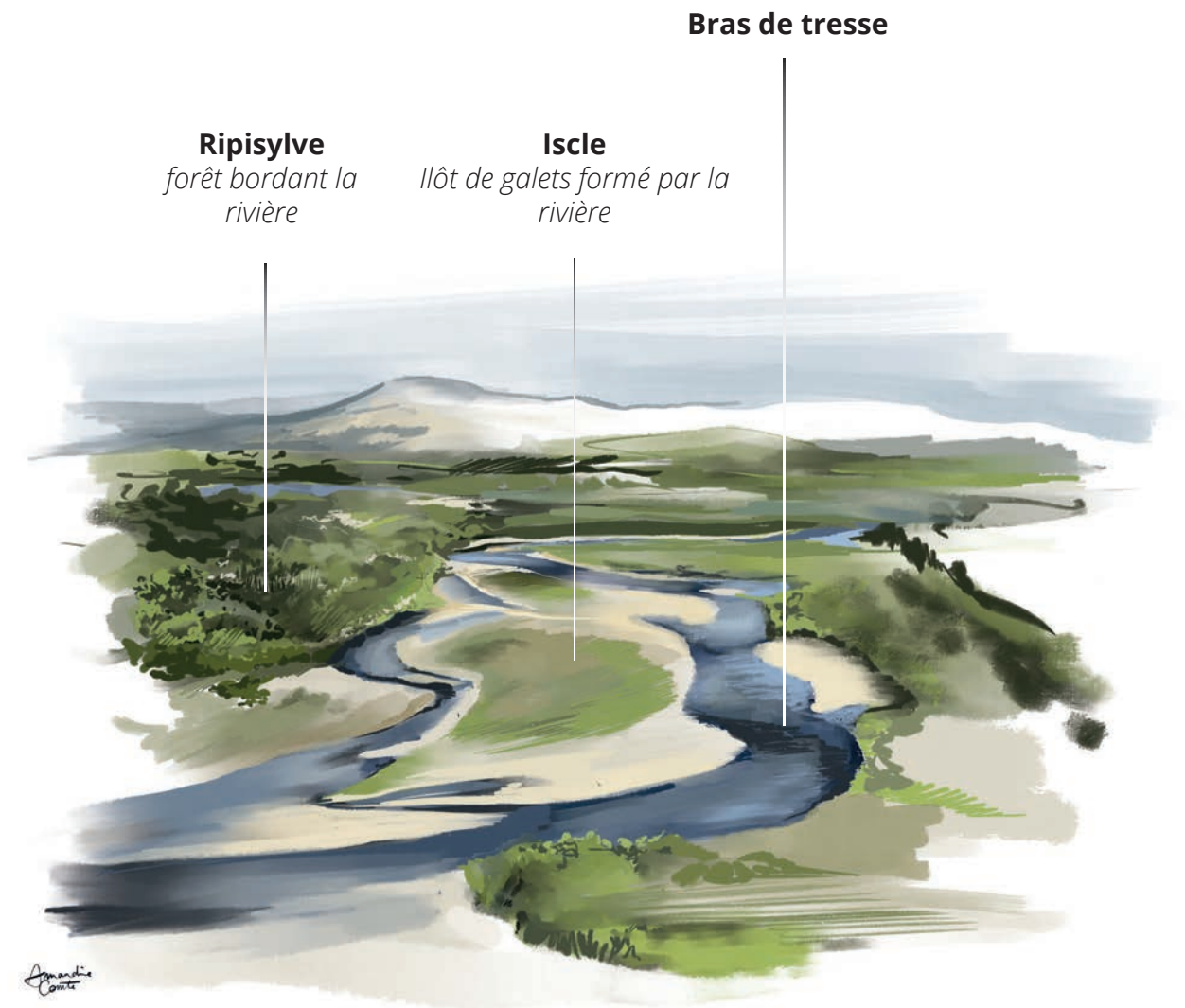
Les travaux de recharge sédimentaire en 2022, menés par le SMAVD, à Charleval (13) et Puyvert (84) avec plus de 100 000 m³ de matériaux déplacés sur chacun des sites.

Le retour de la Tresse

Depuis les années 90, des mesures de restauration du cours d'eau ont été entreprises, avec notamment la régulation massive des extractions en rivière et des travaux pour diminuer l'impact des seuils et barrages sur le transport des galets et autres matériaux lors des crues. Aujourd'hui, la tresse fait son grand retour en Durance, à l'aval du barrage de l'Escale, la Durance était à un cheveu de perdre l'intégralité de ses tresses, qui subsistaient sur seulement 2% de son linéaire. Depuis, elle a récupéré plus

de 30% de son linéaire en tresses en 30 ans. Pour continuer sur cette lancée, des techniques innovantes de recharge sédimentaire ont été récemment expérimentées. Il s'agit de déplacer certains bancs de galets figés, bloqués dans le lit pour les remettre en circulation et redonner à la rivière son mouvement naturel. Les prochaines crues permettront de mesurer l'efficacité de cette démarche sur le retour de la tresse et les bénéfices écologiques associés.

La rivière en tresse



UNE RANDONNÉE SUR L'ASSE

SUIVEZ MIMI !

(DE TOUTE FAÇON, AVEZ-VOUS LE CHOIX ?)

Nous sommes partis en bord de Durance, avant de bifurquer vers un de ses affluents, en tresses lui-aussi, à la recherche d'un beau sentier de randonnée. Bienvenue sur l'Asse, dans les Alpes-de-Haute-Provence.

Texte de Christophe Darmon x photos Camille Moirenc

La randonnée, c'est très à la mode. C'était déjà prisé, mais depuis les confinements, c'est devenu incontournable. Tout le monde fait de la rando. Ah, parce que si vous n'en faites pas, il vous faudra une bonne excuse : une blessure, une pénurie de carburant... Sinon, on vous dira que vous n'êtes pas sensible à la nature, que vous ne savez pas vous émouvoir d'un beau paysage, que vous êtes bien casanier, que vous n'aimez pas les gens. Sauf qu'il y a les Copains randonneurs du 04 ; sauf qu'il y a Mimi.

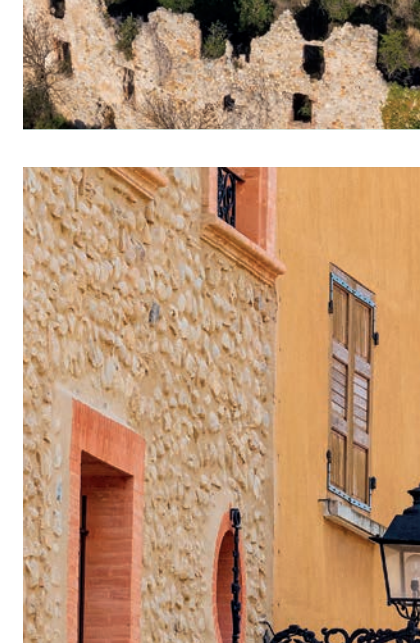
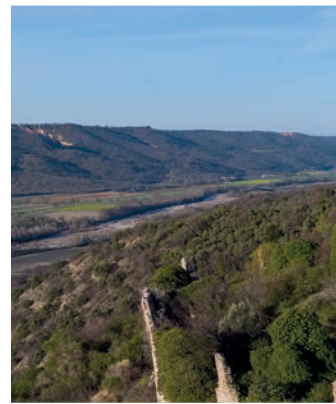
Une randonnée tranquille

Ce n'était pas une marche à gros dénivelé ni longue de 20 kilomètres que Mimi nous a proposée. Elle explique comment en calculer la durée, parce que oui, en plus de marcher, il faut faire des maths ! Alors tout en prenant une petite route, avec le petit village du vieux Bras-d'Asse en point de mire, tout en haut de la colline et dont nous reparlerons, elle donne la formule : on additionne le nombre de kilomètres (pour nous 12) au premier chiffre du dénivelé (3 pour 300 mètres dans notre cas)

et on divise le tout par 4 (la vitesse moyenne d'un marcheur est 4 km/h) et on ajoute un temps de pauses et de déjeuner (une grosse heure au bas mot). Ce qui nous a donné $12 + 3 / 4 + 1$ soit environ 5 heures.

Tous ensemble !

Ce groupe a plusieurs années. Il a été assemblé par Mimi et n'évolue pas vraiment ; c'est un cercle un peu fermé mais pas dans le sens d'un manque d'ouverture : avec l'expérience, Mimi, comme tous les randonneurs aguerris, savent qu'il faut connaître un peu ceux qu'on embarque dans des randonnées un peu dures. Cela évite d'être ralenti par des personnes qui présument de leurs forces ou de leurs capacités, d'avoir des gens ayant des sautes d'humeur, des personnalités ayant du mal à se mixer... Mimi s'estime responsable de son groupe, alors elle ne prend aucun risque et privilégie plaisir et bonne humeur.





La note artistique

Notre première étape est donc le vieux village de Bras-d'Asse qui illustre bien le style Mimi : elle place toujours une partie culturelle ou artistique dans les randos, en se documentant, en apprenant, en donnant volontiers aux autres, à ses copains. On visite ainsi ce vieux village complètement abandonné au XIX^{ème} siècle, qui a été « racheté » dans les années 80 par des belges (ou des néerlandais, les versions différent, selon) et restauré, sans vraiment respecter les codes graphiques et historiques... et en laissant un jour tout en plan pour des raisons que nous ignorons. Il demeure qu'il y a une âme dans ces ruelles vides, dans ces ruines ou ces maisons reconstruites avec des volets métalliques aux couleurs criardes. Quelque chose de beau et de pathétique.

Un jeu de rôles

Dans chaque groupe, c'est miraculeux, on trouve des personnages souvent marqués : celui qui connaît les places à champignons, celui qui reconnaît les oiseaux à leur chant, celui ou celle qui saura quoi faire et bien faire en cas de piqûre d'insecte ou de serpent, l'as de la topographie, celle qui sait où se trouve le nord les yeux fermés, celui qui blague sans arrêt et qui ne sent jamais quand il faut s'arrêter et le timide, celui qui est presque absent tout le temps de la marche mais qui va se révéler et sortir de sa boîte sans qu'on sache où, quand ni à quelle occasion...

On emprunte le GR 69 qui grimpe assez sèchement, on passe tout près de ruches, on se fait même piquer, on emprunte des sentiers botaniques... En haut, on domine la vallée de l'Asse, on contemple tranquillement le Montdenier et ses 1750 m... C'est beau, c'est vrai.



Une pause s'impose

Et on arrive au cœur de la randonnée, le moment ultime, celui que personne ne voudra esquiver, la pause déjeuner, tout près d'un champ de lavande... On en profite pour faire mieux connaissance en partageant ce qu'on a apporté : la saucisse sèche, les pâtés, la salade de boulghour, la salade de fruits, les vins de toutes les couleurs, le pastis (plus léger en rapport du nombre de verres qu'il génère) et le limoncello ! On sait vivre quand on randonne.

Et au milieu, coule une rivière

On traverse ensuite Saint Julien d'Asse, escarpé, tout en montées ou en descentes ; ses maisons construites en galets charriés autrefois par la Durance, son lavoir, ses fontaines... L'eau est tellement présente partout ! Et parce qu'il faut bien rentrer, on longe l'Asse, un peu trop sec,

un peu boueux, mais tout de même là. Il nous ramène un peu moins vifs mais satisfaits. On ne ferait pas ça tous les jours, quoique Mimi programme des randonnées très régulièrement, parfois deux par semaine ! Elle demande : « Alors, ça s'est fait tranquillement, hein ? Ça vous a pas paru court ? » et on ne sait trop quoi répondre. La randonnée devait faire 4h mais les montres sont formelles : entre 10h30 et 17h il y en a eu plus de 6... C'est curieux comme la science et le temps s'arrêtent lorsqu'une rando démarre.

Mimi imagine, dessine et partage toutes ses randonnées (coordonnées GPX) sur la page Facebook des **Copains randonneurs du 04**, ainsi que sur le blog qui porte le même nom. Elle ne suit jamais les trajets tout faits et compose des randos à sa sauce. Une sauce à partager par le plus grand nombre.

CE QUE L'ON RETROUVE DANS LA TRESSE

AUX MILIEUX DE LA TRESSE

Les paysages en tresse offrent une biodiversité unique. Entre la chaleur, le peu de ressources et l'instabilité des milieux, les espèces s'y installant développent de fortes stratégies d'adaptation les rendant spécifiques à ces milieux.

*Texte Amélie Ringeade x Photos François Boca & SMAVD x illustrations Amandine Comte
Avec Coralie Silvestre, chargée de mission écologie*

Sous l'eau, l'Apron fait de la résistance

En entrant dans la rivière les espèces aussi ont des défis à relever. Les forts courants nécessitent diverses stratégies pour ne pas se faire emporter. La larve du Gomphe à pinces, par exemple, est aplatie pour se faufiler entre les galets et ne pas être emportée par le courant. Autre spécialiste du milieu, l'Apron du Rhône. Ce petit poisson vit dans le fond des rivières où il se dissimule entre les galets et se nourrit des larves qui y vivent. Le courant emportant les limons, l'Apron dispose de galets bien propres pour y accrocher fermement ses œufs au moment de sa reproduction.

La petite massette

Parmi les multiples bras de la rivière en tresse, il se constitue de grandes étendues d'eau presque stagnantes. Ces étendues ravissent la petite massette (*Typha minima*) ci-dessous. Cette petite sœur du roseau déteste l'ombre et s'épanouit dans ces zones humides, préservées du courant. De plus, elle a besoin des crues pour chambouler son milieu de vie. Première à recoloniser les zones à nu, cette espèce pionnière se contente de peu et n'aime pas trop la concurrence.



*Amandine
Comte*



Chez les plantes

La Sagine est une plante annuelle qui produit beaucoup de graines pour étendre rapidement son aire de répartition. Ainsi, si certaines zones ne sont plus propices à son développement à la suite d'une crue, il lui suffit d'un petit espace pour recoloniser rapidement tout le lit. Le Saule, lui, est un arbuste qui survit grâce à un système racinaire suffisamment profond pour ancrer la plante profondément et un branchage très souple capable de se coucher sous l'effet d'une crue.

Dans les airs, le Guêpier et les Hirondelles de rivage sont à l'affut

Chez les oiseaux, le Petit Gravelot et la Sterne pierregarin utilisent des galets secs de la Durance pour façonner leur lit, nicher et élever leurs petits. Ouvrez l'œil ! Les œufs se fondent souvent parfaitement dans le paysage. Ce camouflage les préserve des attaques des prédateurs ! Le Guêpier d'Europe (ci-dessus) et les Hirondelles de rivages, profitent des berges abruptes et limoneuses pour creuser leur nid. à la mauvaise saison, ces oiseaux prennent le large : direction les côtes africaines. Ils reviendront au début du printemps prochain.

Ils sont partout !

Pour les insectes, la multiplicité des milieux de la tresse dans un espace rapproché est idéale. Nous les observons souvent lorsqu'ils sont adultes mais au cours de leur vie, ils occupent différents habitats : ils pondent leurs œufs dans les roseaux et plantes près des eaux calmes, les larves vivent ensuite plusieurs mois au fond de l'eau et ne ressortent qu'au stade adulte pour se reproduire. C'est le cas des libellules et demoiselles, dont on peut observer notamment le *Sympetrum déprimé*, le Gomphe à pinces et l'*Agrion bleuissant* sur les bords de Durance.

Les espaces complètement dégagés lors des crues semblent quasi-désertiques, mais en regardant de plus près, on y observe la Cicindèle des rivières. C'est une redoutable prédatrice, très rapide, que l'on trouve sur les étendues de sable ou de graviers sans ou avec très peu de végétation. Pas de panique pour autant, ce petit coléoptère ne fait que quelques millimètres et ses proies favorites sont les fourmis et petites mouches.

Le saviez-vous ?

Pour distinguer une libellule d'une demoiselle, il suffit de regarder ses ailes lorsqu'elle est posée. Les libellules ont les ailes déployées et les demoiselles rassemblées derrière leur dos.



Le Sympetrum déprimé (libellule)



L'Agrion bleuissant (demoiselle)



GABRIEL THINET

TRE SSEUR D'OSIER ET DE TALENT

Lorsqu'on prend rendez-vous avec un vannier, on imagine une personne mûre, voire âgée. On imagine tout sauf un jeune homme, bien dans ses baskets, qui loin d'être ours, se prête avec sourire à l'exercice des questions réponses... tout en continuant à travailler de ses mains. Nous avons rencontré Gabriel Thinet.

*Propos recueillis par Christophe Darmon
x photos Camille Moirenc*



Destination Durance : Gabriel, comment devient-on vannier ?

Gabriel Thinet : *Par hasard. Après avoir lu un bouquin de Bernard Bertrand (ndr : La vannerie sauvage) qui a compilé beaucoup de techniques auprès des anciens... je m'y suis mis et puis voilà.*

Comment ça, voilà ? Dis-moi que tu avais dans ta famille ou tes proches un vannier...

Ce n'est pas si automatique que ça !

Oh, sûrement que mes aïeux devaient l'être, au coin du feu. Il y a un siècle et demi, 80% de la population était paysanne et les paysans faisaient leur propre vannerie. C'était aussi répandu que le tricot...

À part que dans ton cas, ce n'est pas pour passer le temps en discutant autour de l'âtre : toi tu es pro.

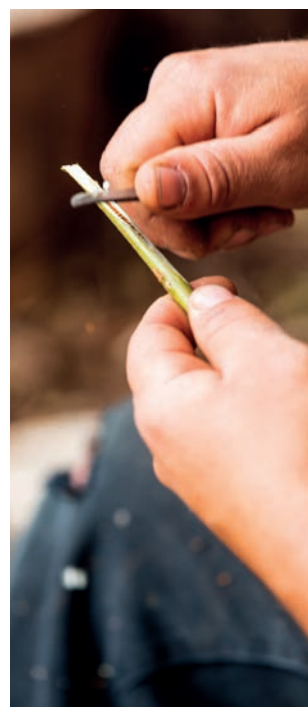
Oui, le métier de tresseur, c'est mon gagne-pain, mais je ne fais pas que ça ! J'ai mon verger, mon potager, on a une jument avec un ami, on fait de la traction animale, du débardage, un peu de maraîchage... Et puis j'ai mes bateaux... (ndr : il me montre une sorte de pirogue pendue sous le toit en bois de son atelier) Ah, c'est un canoë à voile de 1940 avec lequel j'ai fait mes premières armes sur la Durance. En fait, je fais de la vannerie pour pouvoir faire plein d'autres activités.

Tu as commencé à tresser à quel âge ?

En 2010, à 21 ans (ndr : il en a donc 33). Et je fais autant des pièces que j'ai envie de faire, qui me motivent et que je vends via la Cuc Factory à Cucuron ou dans des foires, la foire de la vannerie à Cadenet... Et puis je réponds aussi à des commandes, comme par exemple tous ces petits paniers qui sont destinés à un hôtel de luxe. Mon stock me sert de vitrine.

Tresser une pièce, ça prend combien de temps ?

Forcément ça dépend de la taille, de la complexité et de la motivation... Entre 2h et 8h. Mais en fait, c'est pas seulement une question de taille. Il peut y avoir des petites pièces que je mettrai pourtant longtemps à tresser. Et puis certaines techniques veulent qu'on puisse abandonner le travail d'un article pour en faire un autre, pour se changer les idées... alors que d'autres techniques exigent qu'on aille de A à Z, sans jamais abandonner son panier pour que les brins restent mouillés et donc tendres.



Et elles s'appellent comment ces techniques, dis-nous...

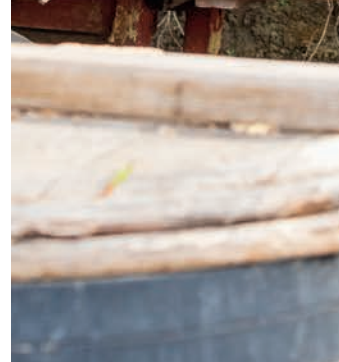
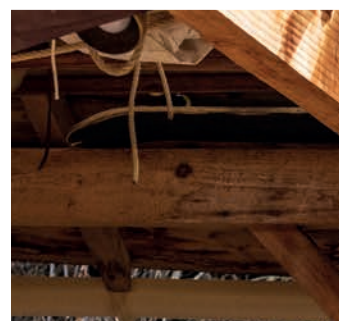
Oh, les noms de techniques, il y en a plein... Tu sais, la vannerie c'est tellement intemporel et universel... Tous les peuples font ou ont fait de la vannerie, alors les noms qu'ils ont donnés à telle ou telle autre technique sont très nombreux. Les seuls à pas faire de vannerie, ce sont les Inuits, parce qu'ils n'ont pas de végétaux. Tu sais que les premières traces de vannerie datent d'il y a 10 000 ans, en Suisse, au néolithique ! Et quand tu regardes la nature, il y a pas mal d'oiseaux qui font des nids hyper complexes et ça, on considère que c'est de la vannerie. Mais pour revenir à la question, on peut parler de vannerie à fond plat ou de vannerie sur croisées ou vannerie à montants parallèles. Et puis ça c'est la vannerie sur arceaux, parce qu'on cintré des bois et on fait des arceaux. Moi, j'ai commencé par cette dernière technique qui n'est pas une vannerie savante : tu peux commencer au feeling et le principe de base est très simple. Une fois que tu l'as, tu arrives facilement à te débrouiller. Alors qu'avec des croisées, c'est presque mathématique, ça ne s'invente pas, c'est une vannerie qui est un peu plus savante.

Et ce que tu as dans les mains depuis tout à l'heure, c'est quoi ?

(ndr : il ouvre ses mains et nous laisse découvrir)
Justement, c'est une pièce très mathématique... Là, c'est incomplet mais c'est une partie de hochet. On peut mettre à l'intérieur de chaque pièce comme celle-là un caillou qui produira le bruit. Et on donne ça aux petits enfants. Et cette petite pièce de vannerie m'émerveille : on part d'un brin droit et avec 4 autres brins droits, on obtient cette forme hyper complexe et tellement belle...

Pour finir, on fait de la vannerie avec quoi, au juste ? Pas que de l'osier !

Tant que c'est végétal. Pour ma part, j'ai pu planter de l'osier, mais avant je faisais de la vannerie sauvage avec de la ronce, du noisetier, de la clématite... C'est selon ce qu'on trouve dans son univers proche, donc ça dépend des régions et des endroits du monde. Un panier de pêche corse n'a rien à voir avec un panier de pêche breton : c'est pas du tout les mêmes matériaux. Une logique restée très respectueuse de la nature.



LA TRANSHUMANCE DEPUIS LA CRAU

MONTER LÀ OÙ L'HERBE EST PLUS VERTE

Ils partent au tout petit matin ; il ne fait même pas jour, il fait même presque frais. Les mots sont rares, seulement les bruits des bêtes. La Transhumance depuis la Crau commence.

Texte Christophe Darmon x photos Camille Moirenc

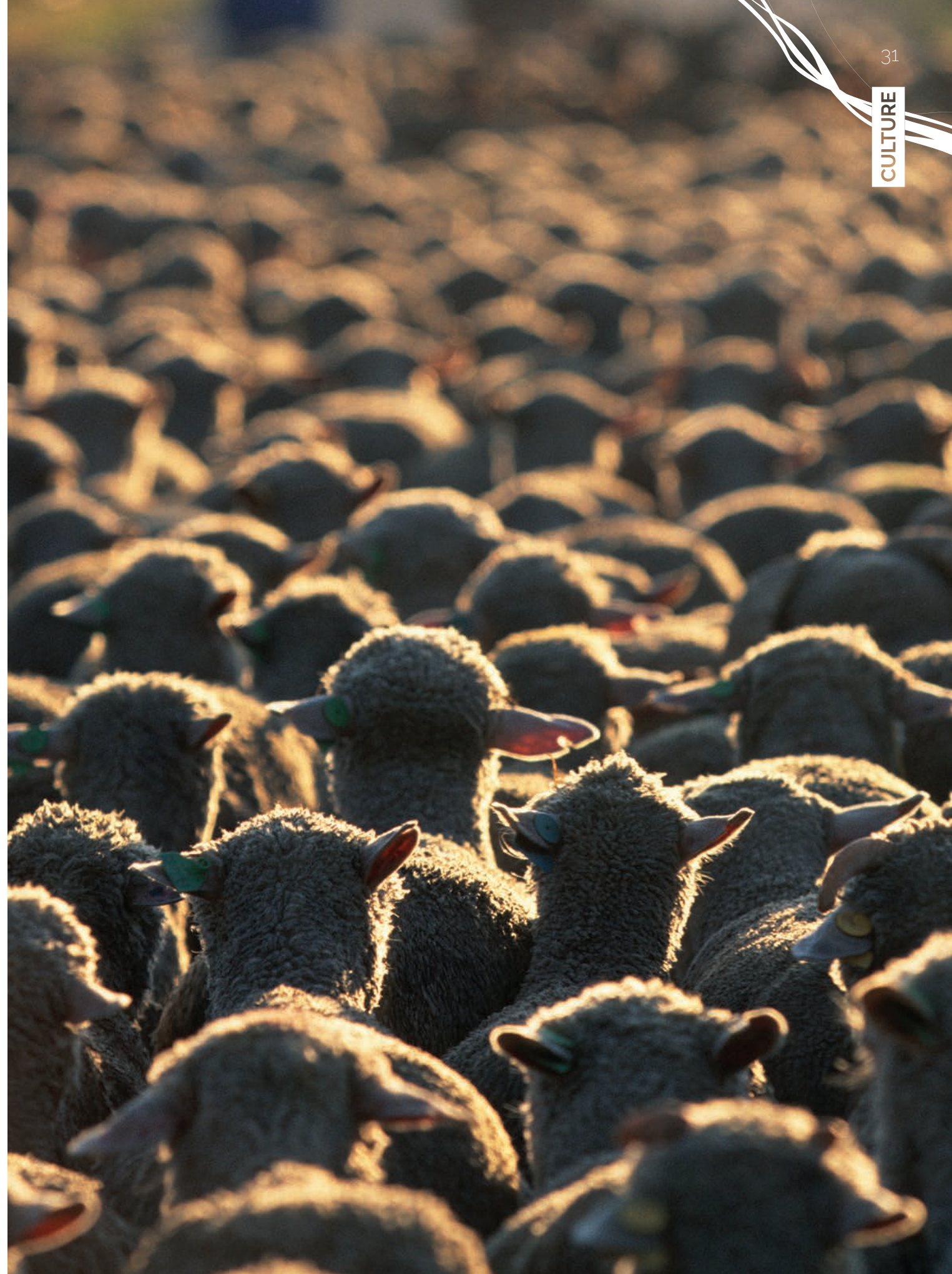
Ils vont traverser la région, presque par instinct, à pied et à pattes, pour rejoindre des pâturages plus verts et bien plus tendres. Ils font étape, pour ménager les organismes, les leurs et ceux des brebis. Ils ont la barbe hirsute, le cheveu en bataille ; le vacarme est constant, aussi doux que naturel, fait de cloches, d'insectes, d'aboiements et de cris sur les routes qui mènent jusqu'aux Alpes.

Ça, c'est l'image d'Épinal, la transhumance d'antan. Aujourd'hui, parce que c'est ainsi dans tous les domaines, les choses ont changé, on s'est adapté pour parfois faire mieux. Étonnant, non ?

La Durance, ce fil conducteur

« L'irrigation gravitaire est notre fournisseur d'eau dans les prairies. », c'est la réponse que donnent les responsables de la Maison de la transhumance lorsqu'on leur demande ce que représente la Durance pour eux. Il faut dire qu'elle est à la fois proche et lointaine, lorsqu'on se trouve dans cet endroit de la Provence... Pourtant, avant de s'en détourner naturellement par un mouvement tectonique, il y a bien longtemps, elle se jetait dans la Crau.

« Le fleuve » de Giono reste étroitement lié à la vie du troupeau et des bergers, ne serait-ce qu'en traçant la route vers les prairies, en les rendant plus grasses, appétissantes, nourrissantes. C'est une pièce majeure dans la grande mise en scène de la transhumance de la Provence vers les Alpes.



Une tradition plus que millénaire en Méditerranée

Sans que l'homme y mette son grain de sel, les animaux étaient déjà en mouvement lorsque la chaleur arrivait, que l'herbe jaunissait... Une sorte de migration qui s'est organisée lorsque les moutons ont été domestiqués pour devenir des moutons. « Trans » veut dire au-delà et « humus » c'est la terre. La transhumance est officiellement datée du XI^{ème} siècle, mais cette pratique d'élevage indispensable existait des milliers d'années avant Jésus Christ. Elle diffère du nomadisme, moins organisé, plus aléatoire et pouvant générer des déplacements horizontaux (là où il pleut). La transhumance n'a de sens que verticalement, avec son pôle bas et son pôle haut. Fernand Braudel, célèbre géographe, aimait dire qu'elle était « une forme assagie du nomadisme ».



D'une logique implacable

Lorsqu'on demande naïvement à Patrick Fabre, de la Maison de la transhumance, si ça ne serait pas plus simple de laisser les bêtes sur place, en leur fournissant le fameux foin de la Crau, il parle économie et bien-être animal : il serait en effet « inhumain » de laisser les brebis dans l'été étouffant de la Crau alors qu'elles sont si bien, en montagne, à manger l'herbe de l'alpage ; quant au foin de la Crau, appellation d'origine protégée, il est destiné au commerce et engendrerait des coûts exorbitants si on l'utilisait pour nourrir toutes ces têtes.



Ce qui a changé

Le principal changement en comparant les différentes époques, c'est le transport : la transhumance ne se fait plus au pas, elle ne se fait pas non plus en train depuis les années 50 (ah, les belles images de chargement des brebis dans les gares d'Arles, de Miramas...), elle se fait en camion en 4 heures aller et 4 heures retour, alors qu'en reculant dans le temps, on passait 10 à 15 jours sur la route. Autant dire que le trajet d'aujourd'hui est beaucoup moins physique, beaucoup mieux maîtrisé et entraînant moins de pertes parmi plus de 200 000 brebis chaque année.

Les hommes aussi ont changé (quand on dit les hommes, c'est générique : les femmes

sont de plus en plus nombreuses dans les bergeries). Les bergers (les salariés qui gardent les troupeaux) ne sont plus des gens de métier, issus du milieu agricole, ni des gens de la région. On n'est plus berger toute sa vie : les citadins vont faire l'école de berger (l'école du Merle qui touche la Maison de la transhumance est la plus ancienne de France), ils veulent couper avec leur vie d'avant, pendant une dizaine d'années en moyenne, pour se rapprocher de la nature, pour tout changer... Ça surprend les éleveurs mais cette nouvelle population correspond à des besoins de main-d'œuvre accrus, surtout en rapport avec le retour du loup !



Des loups, des patous, ça devient un peu fou !

Cela fait 30 ans que le loup est revenu (et le débat sur l'origine naturelle ou humaine de ce retour est ouvert), on en trouve en Camargue, dans les Alpilles, sur la Sainte-Victoire. Et c'est un gros problème : en montagne, il a fallu réorganiser les circuits de pâturage pour que le troupeau redescende près de la cabane où dort le berger (avec un parcage sécurisé), afin qu'il puisse entendre si ses bêtes sont menacées et qu'il soit capable d'agir... L'ambiance et le contexte ont considérablement changé : le berger a aujourd'hui constamment la peur de l'attaque. Attaque de nuit et même de jour, car les loups se sont adaptés à cette surveillance augmentée. Il peut arriver que les bergers n'en dorment plus, n'en mangent plus.

Il y a aussi la question des chiens de protection (on ne parle pas des chiens de troupeaux), les patous. Ils sont essentiellement là à cause des loups, mais provoquent des situations parfois difficiles à gérer avec les promeneurs, les randonneurs et les touristes... Il faut dire que ces « usagers de la montagne » sont devenus plus nombreux (eux aussi) depuis la pandémie.



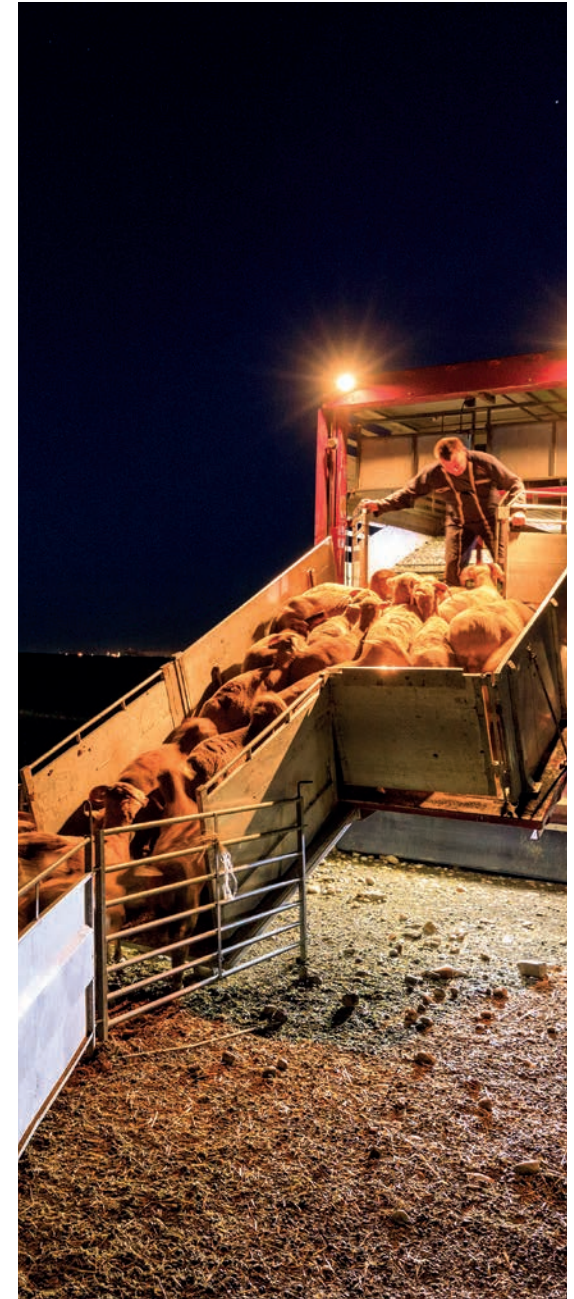
De plus en plus nombreux mais pas forcément de plus en plus connaissant ou respectueux des mondes qu'ils traversent.

Patrick Fabre pratique les bergeries, les transhumances, le monde agricole depuis plus de 30 ans et il le concède, l'esprit a changé : « Avant, vous pouviez vous approcher d'un troupeau et de son berger, sans difficultés... Vous étiez souvent bien accueillis, le berger avait un peu de temps pour ça... ».



La transhumance de demain

On finit sur une bonne note, le climat et ses dérèglements ne menacent pour le moment pas la transhumance. C'est vrai qu'il fait chaud un peu plus tôt dans l'année, c'est vrai qu'en 2022, la surprise d'un mois de mai déjà terriblement chaud et sec a été brutale, mais l'adaptation est au cœur du métier, les services pastoraux accompagnent les éleveurs et l'herbe fraîche sera longtemps là, dans les Alpes. Les troupeaux sont itinérants et vont la chercher où elle se trouve. L'indispensable transhumance a de beaux jours devant elle.



L'entretien ayant nourri cet article a eu lieu début avril 2023, avant les grands départs, alors soyez attentifs et retrouvez bientôt en ligne (<https://www.smavd.org>) la suite, avec un reportage qui vous fera vivre la transhumance de l'intérieur.

VISITE AU PRIEURÉ DE GANAGOBIE

UN PRIEURÉ, UN MONASTÈRE... QUE DIS-JE, UNE ABBAYE !

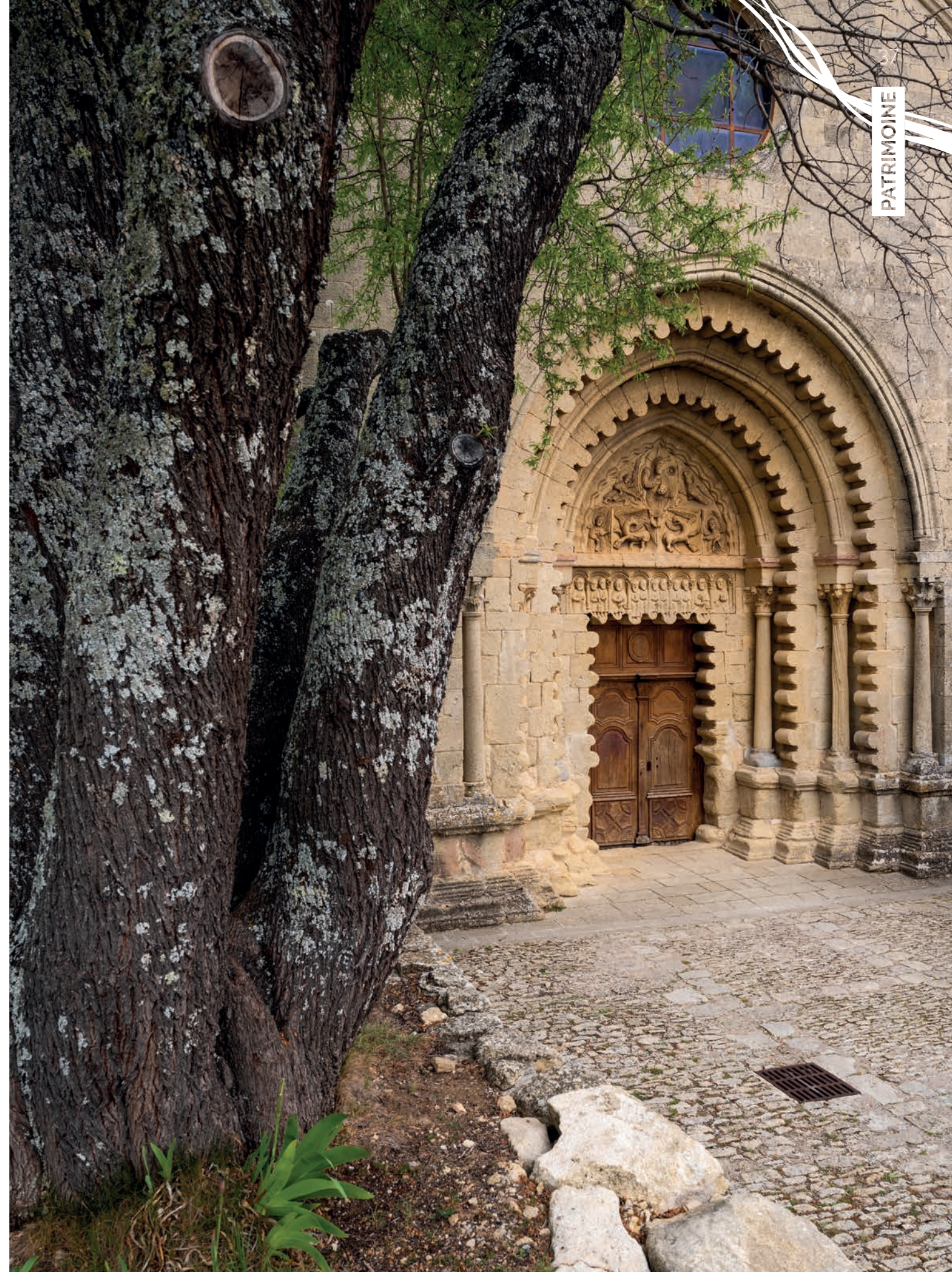
Certains lieux vous élèvent. Pas forcément au sens spirituel du terme, mais parce qu'ils sont si haut placés, au sommet d'une petite route qui tourne autour de la colline et tourne encore jusqu'à atteindre les 660 mètres d'altitude et ce lieu silencieux, isolé, intemporel. Le Père Robert vous y accueille comme une évidence.

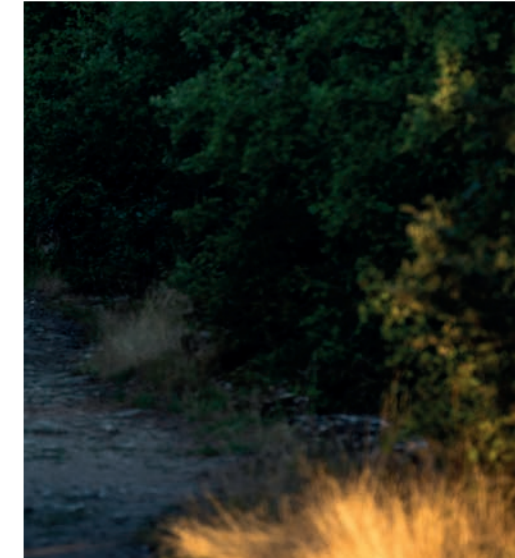
Texte Christophe Darmon x photos Camille Moirenc

Historiquement, c'était une petite maison de moines. On me raconte que Saint Mayeul, natif de Valensole est devenu moine à Cluny au X^{ème} siècle. Il y a affilié le monastère de Ganagobie qui est devenu le prieuré responsable de toutes les petites dépendances de Cluny, en Provence. Quant à Ganagobie qui est le nom de la colline, il y a beaucoup de suppositions autour

de sa signification. Le père Robert penche néanmoins pour : une source au sommet de la colline. Et cette colline était déjà habitée vers 2 000 ans avant Jésus Christ.

Le bon père Robert n'est pas avare en informations, mais il aborde un thème qui attire l'attention : les mosaïques...





- Ah, les démolitions des guerres de religion ! Les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles... L'église construite par les moines au XII^{ème} siècle, une très belle église, avec des mosaïques superbes... Superbes mais fortement entamées au cours des saccages. Puis vint la révolution française avec la récupération de tous les édifices religieux qui a fini de pulvériser nos magnifiques mosaïques.
- Plus de mosaïques, c'est triste...
- Attendez, cette destruction, cette absence finalement est ce qu'on appelle historiquement la lacune : il n'y avait plus de mosaïques ; détruites. Le dôme de l'église qui s'est effondré doit en être en partie à l'origine.
- C'était pourtant un patrimoine artistique et historique...

- Attendez, je vous dis... En 1889, un siècle après la révolution, la communauté Sainte Marie Madeleine de Marseille est devenue propriétaire de Ganagobie. L'abbé de l'époque a passé des mois et des mois, à genoux, par terre, pour dégager les pierres, le sable, les gravats, dans un premier temps... puis, muni de papier calque, s'est donné la mission de mettre à jour les mosaïques qui restaient. Un travail de fourmi ! Il devait rester quelques centimètres carrés, à peine...
- Et il a pu retrouver...
- Patience ! Il passait ses journées, avec son calque, à relever tous les petits dessins, chaque petit détail... Il faut dire qu'à cette époque, existe déjà la photo, mais pas la

couleur ! Une guerre est passée par là, en 1914, les moines servent de chair à canon, comme tout le monde... Et il faut attendre 1968 : le ministère de la culture a des sous. Il accepte de reconstruire tout ce qui avait été détruit ici. Dont les fameuses mosaïques. On pouvait dire un grand merci à notre moine qui avait collecté tout ce qui fut nécessaire à une belle restauration.

Avant de me quitter, le père Robert ne manque évidemment pas de faire un lien avec la Durance : il me parle des cultures de fruits variés, de poires, de pêches jusqu'à une certaine époque. Aujourd'hui, il regrette que du beau plateau qui surplombe la vallée, avec vue imprenable sur le fleuve et le canal de

Provence, on ne voit que de la pomme et du maïs. Il adore ses paysages, il sait les bienfaits de la Durance sur tout le pays, il sait que sans elle il n'y aurait probablement jamais eu d'abbaye, ici. Et il me conseille de regarder un peu mieux le vitrail derrière l'autel, dans l'église... Il me parle de Kim En Joong, cet abbé coréen, peintre abstrait qui a offert cette pièce éclatante à Ganagobie où le premier rôle ne laisse planer aucun doute.



**NADIA
SAMMUT**

**AU
FOUR
ET AU
MICHE
LIN**

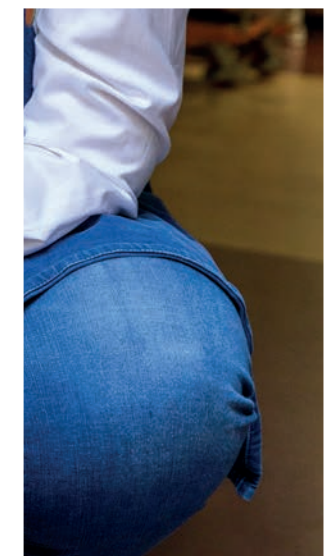
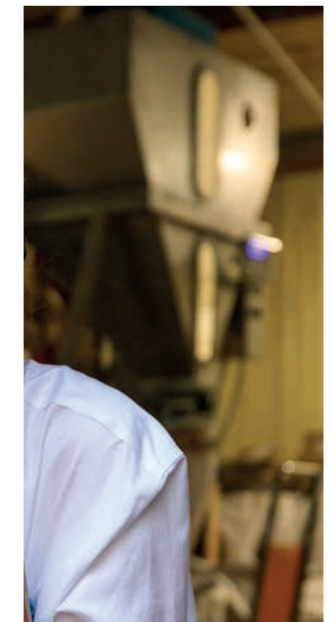
Nadia Sammut est une jeune femme hyperactive mais posée. Elle envisage mille projets à la fois, l'énergie positive constamment aux lèvres, une gourmandise contagieuse, des principes qui n'enferment personne, une capacité à partager les responsabilités avec ses collaborateurs et collaboratrices, et possède, en outre, beaucoup de talent. Elle est partout, avec grâce et générosité, elle ne présente aucune forme de stress, n'a pas l'air de courir ni de manquer de temps. À moins... à moins qu'elle ait plusieurs jumelles.

*Propos recueillis par Christophe Darmon
x photos Camille Moirenc*

Même si elle produit des formations, qu'elle est éditée chez Actes Sud, même si elle voyage pour donner des conférences, tout en dirigeant une entreprise qui s'agrandit encore, le métier et le goût de Nadia vont vers la cuisine. C'est une cheffe étoilée que nous avons rencontrée, dans son domaine de la Fenière. Un domaine, oui, parce que non seulement c'est immense, qu'il regroupe plusieurs entités (notamment le restaurant, le moulin, une conserverie, des chambres, un bar extérieur..., le tout dans un petit parc) et parce qu'elle y rayonne avec charisme et bienveillance. Un domaine familial, puisqu'à notre arrivée, le père comme la mère nous accueillait aussi avec simplicité ; familial, parce que le personnel se sent bien, considéré, important, responsable, épanoui, loin d'un cauchemar en cuisine, ça se sent, ça se voit.

Le végétal n'a plus à se justifier

À la Fenière, la cuisine est végétale. On dégustera aussi des produits de la mer mais jamais de viande. C'est un principe, un crédo, une conviction : « il est passé le temps où on cuisinait avec du végétal de façon dogmatique, avec ce sentiment de substitution alimentaire... il n'y a pas la sensation qu'il manque quelque chose (ndr : la viande), il n'y a pas de difficulté à exprimer certaines saveurs, la rondeur, la longueur... Cuisiner végétal, c'est satisfaisant, c'est remplissant, c'est touchant et c'est sain et c'est bon ». Nous avons goûté les produits photographiés (page 38 et 39) et c'est vrai qu'il ne manque rien, il faut le vivre. Nadia complète son propos en expliquant que dans sa cuisine, elle travaille sur la libération de la sérotonine (l'hormone du bonheur) plutôt que la dopamine (celle du plaisir qui provoque des hauts et des bas) : expérience pleine, régénérante et énergie positive, le tout sans contrepartie, CQFD, ce qu'il fallait déguster.



Auberge La Fenière, La Cour de Ferme, Nadia Sammut, Tagliatelle de seiche à la poutargue de Martigues, condiment citron confit



Auberge La Fenière, La Cour de Ferme, Nadia Sammut, asperge verte de Mallemort, crème d'amande fouettée et citron noir, pesto de graine de courge et kumquat



” On y teste, on y envisage, on y goûte, on y abandonne, on y crée surtout. ”

Le moulin, beaucoup de bruit... mais pas pour rien

On traverse le parc, l'endroit est surprenant, apaisant... et on arrive « au moulin » où sont fabriquées les farines. On nous fait la démo et les gros appareils vrombissent, assourdissants. Les casques anti-bruit qui nous sont fournis prennent toute leur importance. Farine de pois chiche, farine de riz, farine de sarrasin, on veut que tout soit maîtrisé, que le plus de choses possibles soient faites dans la même maison. La différence pourrait se faire sur la santé mais il est déjà incontestable que les textures et les goûts valident le procédé.

Dans le vieux bâtiment qui abrite les moulins (il y en a 2 gros, en fait), on trouve aussi le laboratoire de pâtisserie et son équipe de recherche et développement : on y teste, on y envisage, on y goûte, on y abandonne, on y crée surtout, par touches et ajustements les mets incontournables de demain. Le sablé agrumes et poivre est relevé mais très doux, équilibré, incroyable ; le biscuit à la farine de pois chiche et à la rose, déstabilisant ; la brioche cannelle et panisse est une parfaite symbiose... Viiiite, sortir d'ici avant de ne même plus le vouloir !

On fait quoi, demain ?

Demain, Nadia aura fini de faire construire son centre de formation et sa fondation, en face du domaine, elle développera un nouveau restaurant à énergie basse avec des cuissons dans le sol, de l'énergie solaire... L'idée ne varie pas : la quête de sens, de goût et de qualité. Notre chef se félicite d'être bien entourée, de coconstruire en prenant et donnant de l'amour. C'est pur, c'est beau, c'est délicieux. On sort de la Fenièrre un peu différent, la découverte est à la fois simple et majeure, le concept est cohérent, délicat et solide, le succès mérité. Suivez le guide !

(RE)DÉCOUVREZ
LES BORDS DE DURANCE

Un dimanche en Durance

CHAQUE ANNÉE
AU DÉBUT DE L'ÉTÉ
DANS UN LIEU DIFFÉRENT

MARCHÉ DES PRODUCTEURS
EXPOSITIONS & CONCERT
EN ACCÈS LIBRE

Smavd
DURANCE



Un événement organisé par le Syndicat Mixte d'Aménagement de la Vallée de la Durance